

Paris, avril 1939

- Le bien existe en nous. Le mal, nous l'inventons par nécessité, ne l'oublie pas, déclara Miguel Tharabon.

Puis il se carra dans sa chaise et se tut, fumant sa pipe, son verre de Martell Napoléon à la main, les yeux tournés vers l'Opéra. C'était un après-midi du début avril 1939 au Café de la Paix, devant la place inondée de passants, de voitures et d'autobus. Aux feux de signalisation, les véhicules attendaient le signal du départ, et les piétons traversaient, descendaient les marches du métro en croisant ceux qui montaient. Des nuages lourds annonçaient la pluie ou l'arrivée d'une nouvelle guerre.

Tel était du moins l'avis de don Miguel, qui, entre alcool et tabac, prophétisa : « Nous quittons une guerre civile pour entrer dans une guerre mondiale imminente. » Après la prise du pouvoir par Franco, il était une fois de plus exilé à Paris. Il avait passé la frontière en février, alors que tombait la Catalogne. Je lui avais téléphoné quelques jours plus tôt pour solliciter un rendez-vous, qu'il avait accepté aussitôt. Sa voix était claire et juvénile.

- Tu es donc le petit-fils de Philippe Thébault ?

- En effet.

- J'ai bien connu ton grand-père.

- Je le sais, don Miguel. C'est lui qui m'a parlé de vous. Il vous tenait en haute estime.

- C'est réciproque. Un homme exceptionnel. Que devient-il ?

- Il nous a quittés l'an dernier, hélas.

- Il est mort ? Mais il était plus jeune que moi !

- Il n'était pas très âgé, c'est exact. Mais il pensait avoir bien rempli sa vie.

- C'est cela qui compte.

Je comprenais, en l'observant, pourquoi mon grand-père le considérait comme le plus bel homme de son temps. J'avais proposé de nous retrouver au Café de la Paix, et tandis qu'il entra, droit, bien bâti, l'œil sombre, je pensai : « Un vrai cosmopolite ! »

Il portait une ample gabardine ceinturée, un feutre noir et une écharpe de soie rouge. À un tel homme on pouvait pardonner une légère boiterie. La façon dont il s'appuyait sur sa canne d'ébène dégageait un charme incontestable. J'aurais parié, tant il semblait à l'aise, qu'il était un habitué des lieux. Il affirma pourtant n'y avoir pas mis les pieds depuis des années.

- Pourquoi m'as-tu fait venir ici ?

- Tout le monde connaît le Café de la Paix, n'est-ce pas ?

- Qu'est-ce qui te fait croire que je ne connais pas Paris ? Ne serait-ce que pendant mes années d'exil...

- Vous le connaissez, bien sûr, dis-je, embarrassé, et il sourit.

- Je peux t'en raconter, des histoires, sur le Café de la Paix à mon époque... Un autre temps...

Et il se lança, comme le font les personnes âgées dès qu'elles trouvent une oreille complaisante. Je guettais une pause pour glisser un mot ; pas moyen : je dus attendre qu'il n'ait plus envie de parler. Le garçon apporta les consommations sur un plateau d'argent.

- Philippe Thébault, donc... reprit-il enfin.

- Oui, j'ai le nom de mon grand-père.

Il m'étudia du regard.

- Pas seulement le nom.

- Vous trouvez que je lui ressemble, vous aussi ?

- D'autres te l'ont dit ?

- Que j'ai ses yeux, sa couleur de peau et de cheveux...

- Et sans doute un petit quelque chose de plus. Son regard, son sourire. Es-tu comme lui têtu et intransigeant ?

- On le prétend.

- Mais tu es plus maigre.

- Il avait pris du poids avec l'âge. En fait, je fais une enquête pour une revue et j'aurais besoin de votre aide.

- Je t'écoute.

Lorsque j'eus expliqué ce que j'attendais, il parut surpris. Il frappa légèrement le sol de sa canne, et un sourire flottait sur son visage.

- Je ne sais pas si je peux t'aider. Si tu m'interrogeais sur la guerre civile espagnole ou sur l'anarcho-syndicalisme, ce serait volontiers, mais sur un tel sujet...

- Nous découvrirons, j'en suis sûr, que vous en savez bien plus que vous ne croyez.

- N'espère pas trop. Les histoires d'amour n'ont jamais été mon fort.

- Pourtant, vous avez vous-même vécu un grand amour.

- Oui, mais ici il ne s'agit pas du mien. Ce qui m'étonne, c'est que dans sa vie tellement complexe, tu aies choisi son amour pour une femme. Qui t'en a donné l'idée?

- Mon grand-père. Avant de mourir il m'a parlé de Basil Z. et de la duchesse María del Pilar. C'est une histoire émouvante, vous ne trouvez pas?

- Absolument, surtout quand un personnage tel que Basil en est le héros. C'est un sujet difficile. Je me demande ce qu'il avait en tête, le vieux Thébault, quand il t'a poussé dans cette voie.

- J'y arriverai. Je ne suis pas aussi novice que j'en ai l'air, répondis-je, vexé.

- Je n'en doute pas, mon cher. Mais l'ancien journaliste que je suis doit te prévenir qu'on ne rend pas justice à une histoire pareille en la résumant dans un article. Et puis, Basil, c'est bien davantage que ce qu'on lui reproche.

- Vous me conseillez de laisser tomber?

Il comprit qu'il m'avait blessé. Se penchant vers moi, il me tapota amicalement l'épaule.

- Bien sûr que non. Avec moi, tu vas écrire un article dont toute la France parlera demain. Je vois déjà ton nom sous le titre. J'espère seulement que la guerre ne nous devancera pas.

- Ce sera si long?

- Je te l'ai dit, ce n'est pas une affaire banale.

- Avant tout, dites-moi franchement : aviez-vous de la sympathie pour cet homme?

Don Miguel but une gorgée de cognac et ralluma sa pipe.

- À mon âge, mon garçon, on n'a plus ni sympathie ni antipathie. On comprend, c'est tout.

- Et vous le comprenez?

- J'avoue que j'ai du mal.
- Vous savez qu'il est mort il y a deux ans à Monte-Carlo.
- Je l'ai appris. Encore que...
- Encore que ?
- Avec Basil, on n'est jamais sûr de rien.
- Qu'est-ce à dire ? Vous n'êtes pas sûr de sa mort ?
- Je plaisante, ne fais pas attention. D'ailleurs, le sujet n'est pas sa mort, mais son amour pour une femme.
- María del Pilar. Dont la cousine était votre aimée.
- Quelle importance ? Aucun des trois n'est plus en vie...
Sa voix s'enroua.
- Irene vous parlait souvent de sa cousine ?
- De temps en temps. Elle s'inquiétait pour elle. Sa relation avec Basil n'était pas des plus faciles. Sais-tu qu'ils se sont connus dans l'Orient-Express ?
- Je le sais de première main. Mon grand-père y était contrôleur.
- Philippe Thébault contrôleur dans l'Orient-Express ! Quelle histoire !
- C'était son premier boulot. Il ne vous l'a pas dit ?
- Cela ne s'est pas trouvé. (Il consulta sa montre :) On bavarde, on bavarde et le temps passe.
Il demanda sa gabardine et l'addition. J'insistai pour payer et il accepta, à charge de revanche.
- Tu as les mêmes doigts ! Longs et fins. Tu joues du piano ?
- Non.
- Il est temps de t'y mettre. Tu es jeune.
Il abandonna son verre de cognac à moitié plein et un petit monticule de tabac, car il avait vidé sa pipe.
Il traversait la place : appuyé sur sa canne, il semblait réconcilié avec sa vie. Selon mon grand-père, il s'était mis à boiter, sans raison, après la mort d'Irene, son grand amour.